

SOCIALES FICTIONS

DOMINIQUE CLERC

www.dominiqueclerc.com
[@dominiqueclercphoto](https://www.instagram.com/dominiqueclercphoto)
+33 6 22 86 79 56



Depuis 2011 l'ensemble de mon travail photographique se divise en séries regroupées sous le nom de « Sociales Fictions ». Les questions de société (réseaux sociaux, réalité virtuelle, immigration, tourisme de masse, consommation...), sont la matière première de mes images. Avec des montages et des mises en scène autour de ces questions, on les catégorise parfois dans la famille des fictions documentaires.

Mais pour importante qu'elle soit, la dimension documentaire s'arrête où commence la fiction. Ainsi nous verrons tour à tour des paysages urbains, champêtres ou féeriques choisis uniquement pour les besoins du sujet. C'est dans un second temps que les visuels se construisent vraiment par des ajouts et de montages. S'ils en modifient la perception, les images ne trompent cependant personne. On les considèrera donc comme des hypothèses et jamais des vérités. Prospectives et fictionnelles, artificielles avant l'IA, elles se situent dans un avenir proche mais qui n'est pas encore écrit. C'est là tout le paradoxe qu'elles entretiennent avec l'art de la réalité. A l'opposé de l'instant T comme plutôt prises l'instant d'après. Alors sont-elles encore des photographies ? Voici justement leur profonde singularité car au-delà même de leur inspiration sociale ou sociétale, elles tiennent autant du discours ou de l'opinion que de la recherche formelle. A la croisée donc du documentaire et de la fiction, de la forme et du fond, les séries se suivent et forment un ensemble cohérent et identifiable qui veut écrire autrement qu'avec des mots.

Depuis ses origines, la photographie ne cesse d'inventer. Aujourd'hui, telle qu'elle peut se pratiquer, elle favorise l'émergence de nouveaux langages. Pour autant elle reste elle-même, lumière, cadrage, point de vue comme dans un usage classique. A ceci près que la post production change les règles, retarde le moment des choix et multiplie les possibilités.

Biographie

Dominique Clerc commence la photographie par l'apprentissage de la lumière et de la chambre grand format. Au studio, il perfectionne sa technique et se spécialise dans la nature morte. De premiers travaux personnels dans ce domaine le conduisent à une première série d'expositions en France et aux Etats Unis.

Il quitte peu à peu le studio, c'est alors qu'il explore des territoires en marge de la société, banlieues, ports industriels, rivages ou plat pays. Paysages introspectifs, les images de cette époque sont résolument subjectives, noires et dépressives. Bluesy..., Rivas furent à cet égard des séries fondatrices. Elles furent aussi l'occasion des premières expérimentations numériques.

Au coeur de son travail désormais, le montage lui permet d'investir des champs nouveaux et plus particulièrement les questions sociales ou sociétales en imaginant ce qui n'est pas encore. Une photographie fictionnelle, prospective et engagée sur des sujets variés, immigration, réseaux sociaux, consommation...

Parallèlement à des expositions régulières à Paris et en Province, il obtient en 2016 le troisième prix du Lens Art Photographic pour la série Welcome. Il est aujourd'hui directeur associé de la Biennale de l'Image Tangible à Paris et vient de publier Sociales Fictions en une édition augmentée.

Regroupée sous le nom de Sociales Fictions, l'œuvre de Dominique Clerc se place aux côtés du grand courant des Fictions documentaires en se réservant une dimension plus onirique.

Les enjeux politiques majeurs explorés dans l'ensemble de son travail montrent une vision unifiée grâce à une technique totalement maîtrisée où les liens entre réel social et fiction artistique se trouvent rebattus avec lucidité et intelligence plastique.

Christian Gattinoni, lacritique.org



Expositions personnelles (sélection)

Octobre 2019, Yia Artfair, Paris

Juillet 2018, Rencontres Abraham Mazel, Falguières (Gard)

Mai 2016 : Coïncidences, galerie Dock Sud, Sète

Novembre 2013 : Images de Marque, galerie Plateforme, Paris

Septembre 2013 : Oeuvres récentes, Galerie Frédéric Storme, Lille

Novembre 2011 : Mirages Urbains Galerie Plateforme, Paris

Décembre 1995 : Sources d'Europe, la Grande Arche, Paris la Défense

Juin 1995 : European Commission, Washington D.C., U.S.A

Expositions Collectives (sélection)

Juin 2026, Panik Surfaces, galerie Plateforme, Paris

Novembre 2024, Lux / Biennale de l'Image Tangible

Juin 2024, Zoo, galerie Plateforme Paris

Novembre 2022, Vivarium, galerie Plateforme Paris

Janvier 2022, Outland, galerie Plateforme, Paris

Septembre 2020 : Temps Suspendus, galerie Plateforme, Paris

Juillet 2017 : Personal Data, Image Creative Lab, Voies off, Arles

Juin - Aout 2017 : Welcome, Maison de la Photo, Lille

Mai 2017 : Mad Art Fair, collectif Plateforme, Paris

(suite)

Novembre 2016 : Blurring the Lines, American college of Art, Paris

Juin 2015 : Une journée de Coïncidences, Parcours urbain, galerie Plateforme, Paris

Avril 2015 : L'appartement, galerie Plateforme Paris

Septembre 2014 : Photo Dock Art Fair, Lyon, galerie Dock Sud, Sète

Juin 2014 : Une journée de Coïncidences, Parcours urbain, galerie Plateforme, Paris

Novembre 2013 : Norev-Over, galerie Plateforme, Paris

Juillet Aout 2013 : Norev Over, le Voyage à Nantes,

Mars 2013 : Norev-Over Pekin Festival Croisements 2013

Mars 2013 : Norev-Over exposition de prestige Lille Art Fair 2013

Octobre 2012 : Festival Photocollection, galerie le 29 Paris

Novembre 2010 : Donne Lieu à Présence, Mois Off de la photo

Juin 2010 : Cité Paysage, Arodie Damian, Paris

Novembre 2009 : In Wonderland, Galerie Kennory Kim, Paris

Aout 1996 : Festival du théâtre de rue, Aurillac

Aout 1996 : Festival interceltique de Lorient

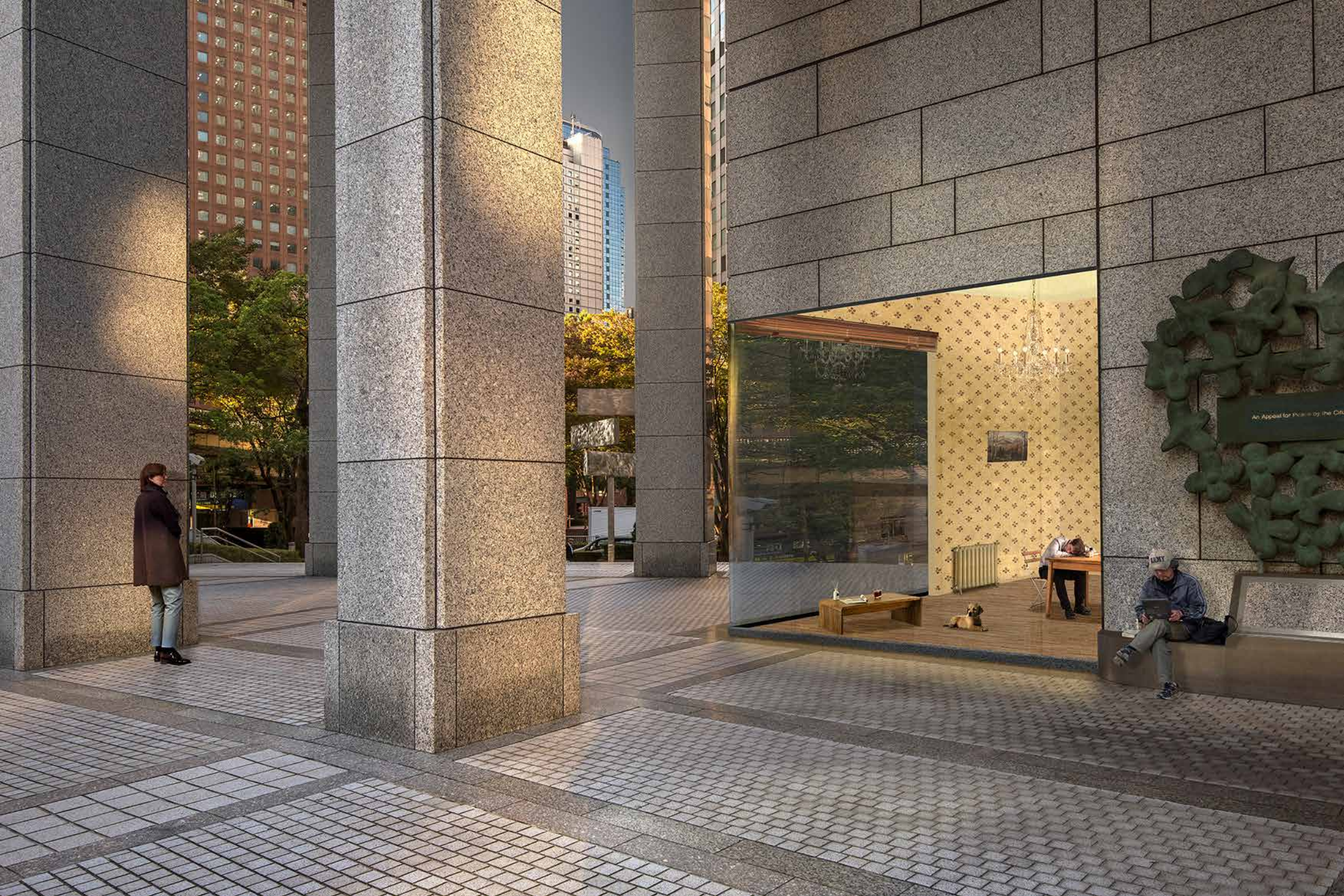
Juillet 1996 : Festival d'Avignon, maison de l'Europe

Personal Data

Ignorance, négligence ou complaisance, nous confions des pans entiers de notre intimité à qui veut bien la recueillir. Réseaux sociaux mais aussi sites marchands, nos données sont compilées, analysées et exploitées en toute opacité.

Partant de ce constat, Personal Data met en images un monde sans véritable frontière entre l'espace privé et l'espace public. Tour à tour voyeurs ou victimes, les images dénoncent le consensus d'une société basée sur le contrôle, la surveillance et la marchandisation de l'information.

Reste à savoir qui de notre inconscience ou des nouvelles technologies s'attaque le plus aux idéaux de liberté. Sans doute les deux, ce qui en fait assurément un des pires cocktails jamais inventés.











SMARTLAND

Il a révolutionné la vie pratique dans tous ses usages, il est aussi devenu notre compagnon le plus fidèle tant dans la sphère privée que professionnelle.

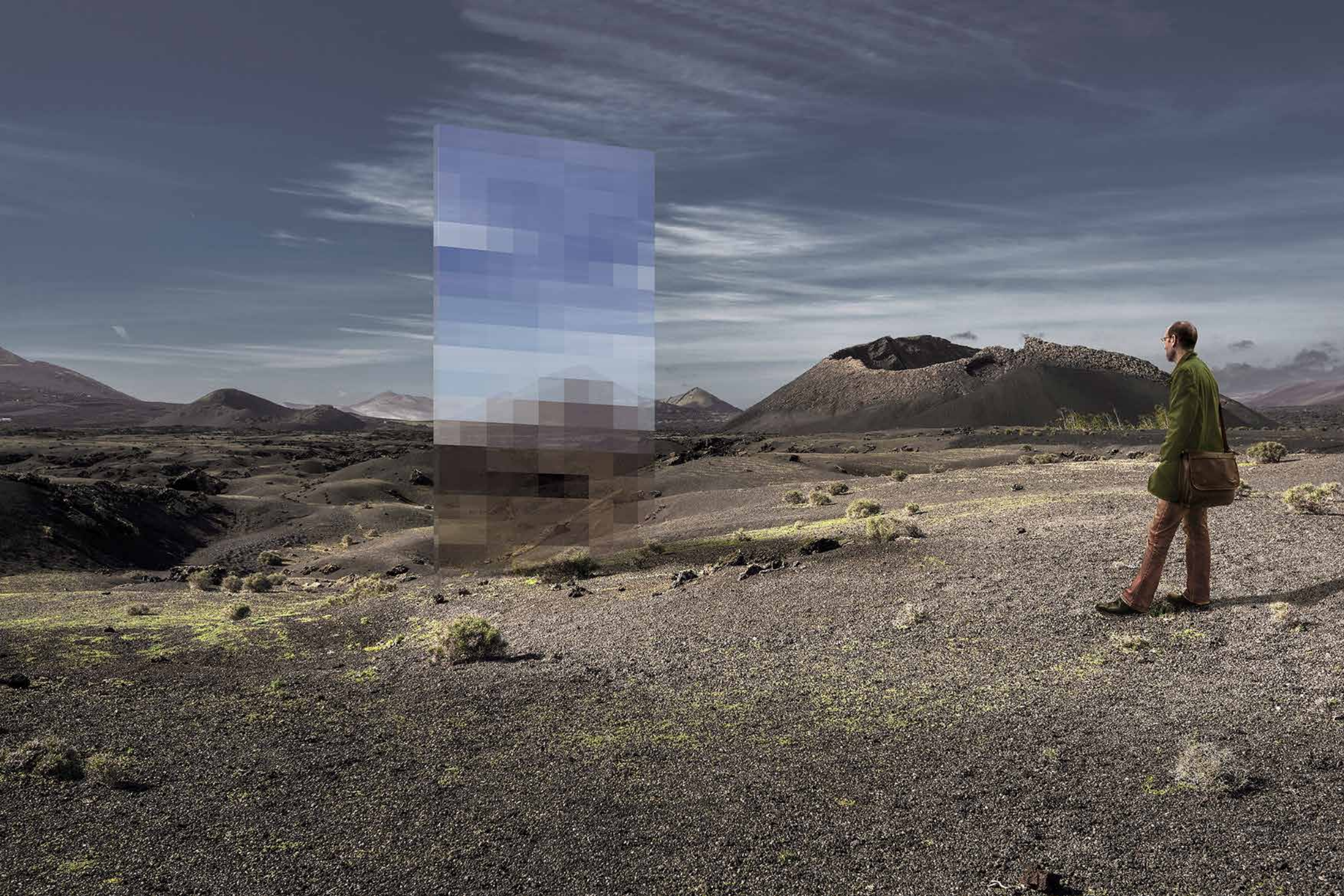
Le smartphone n'en a pas moins changé notre perception du monde en la brouillant par de multiples expositions à des contenus virtuels concurrents de la réalité. C'est ainsi que nous marchons et qu'en même temps nous cherchons, téléphonons ou survolons les nouvelles, au point de déplacer le centre physique de nos pensées. Où sommes-nous vraiment quand l'écran semble aspirer notre attention ? L'esprit est-il devenu subitement si parfait qu'il gère désormais en bon ordre des espaces et des temps très différents ou bien ne fait-il que survivre parmi des informations contradictoires ? Le surnombre de ces données ne favorise ni la concentration ni la simple appréciation d'un moment donné. Encore moins la contemplation d'un paysage subitement perturbée de notifications et breaking news non sollicitées. Combien d'idées naissantes se perdent alors dans un flux hors de contrôle ?

Sur ces images les personnages semblent victimes d'une vision déformée de ce qu'ils vivent. La coexistence permanente avec de multiples possibles peut donner l'illusion d'une totale maîtrise de soi. Ou bien au contraire et plus certainement provoquer un état de confusion proche d'une perte progressive d'identité. Laisserons-nous la technologie modifier à sa guise nos strates mentales ou reprendrons-nous tout simplement le contrôle en activant le mode avion à bon escient ?













ROCK AROUND THE ROCKETS

Pour son premier vol touristique suborbital, la fusée Blue Origin a rejeté dans l'atmosphère quinze tonnes de gaz carbonique par passager en onze minutes. Une démesure affolante mais bien réelle prise pour le plaisir de quelques célébrités en quête de sensations fortes et de communication.

hauteur de ces lanceurs érigés comme autant de symboles phalliques. Après l'automobile, l'ordinateur et le trekking au Ladakh voici donc venir l'espace comme un probable traceur social. Avec ses fusées au fond du jardin, Rock Around the Rockets illustre ce qui n'est qu'une fable et qui le restera. Mais au-delà d'une réalisation entre rêve et réalité, la série introduit le mystère bien réel d'une mécanique qui nous rapproche invariablement de prescripteurs pour peu qu'ils soient riches et médiatisés.

A l'heure de l'image omnipotente, productrice de modèles et de normes, il nous revient d'en analyser les injonctions cachées. Pour notre bien commun mais aussi celui des espèces et du monde vivant à moins qu'il ne soit déjà trop tard et que la fiction ait déjà dépassé la réalité.













HUMAN IN PROGRESS

Elle est entrée discrètement par la petite porte, personne n'y a pris garde. Désormais bien installée dans nos salons, bureaux et téléphones, l'IA s'est incrustée jusque dans nos intimités. Difficile de résister à tant de bienveillance et d'efficacité, sans le vouloir vraiment c'est à notre esprit critique que nous renonçons progressivement.

Fascinés, presque envoutés, nous succombons aux délices évidents de la facilité. Mais derrière cette technologie se trouve un dispositif industriel et financier lui-même porteur d'un projet économique, politique, voire philosophique. Nous n'en voyons pas forcément les enjeux mais cet envahissement questionne autant qu'il inquiète. Ces images en illustrent très librement quelques problématiques. Désinformation, hallucinations, réchauffement climatique, niveau d'éducation... Comme sur cette image au crâne aplati, nos cerveaux soudainement inutiles pourront en effet se réduire aux fonctions essentielles. Nous pourrions alors croire aux mirages d'une mystique techno-asservissante dont nous serons à jamais les petits actionnaires.

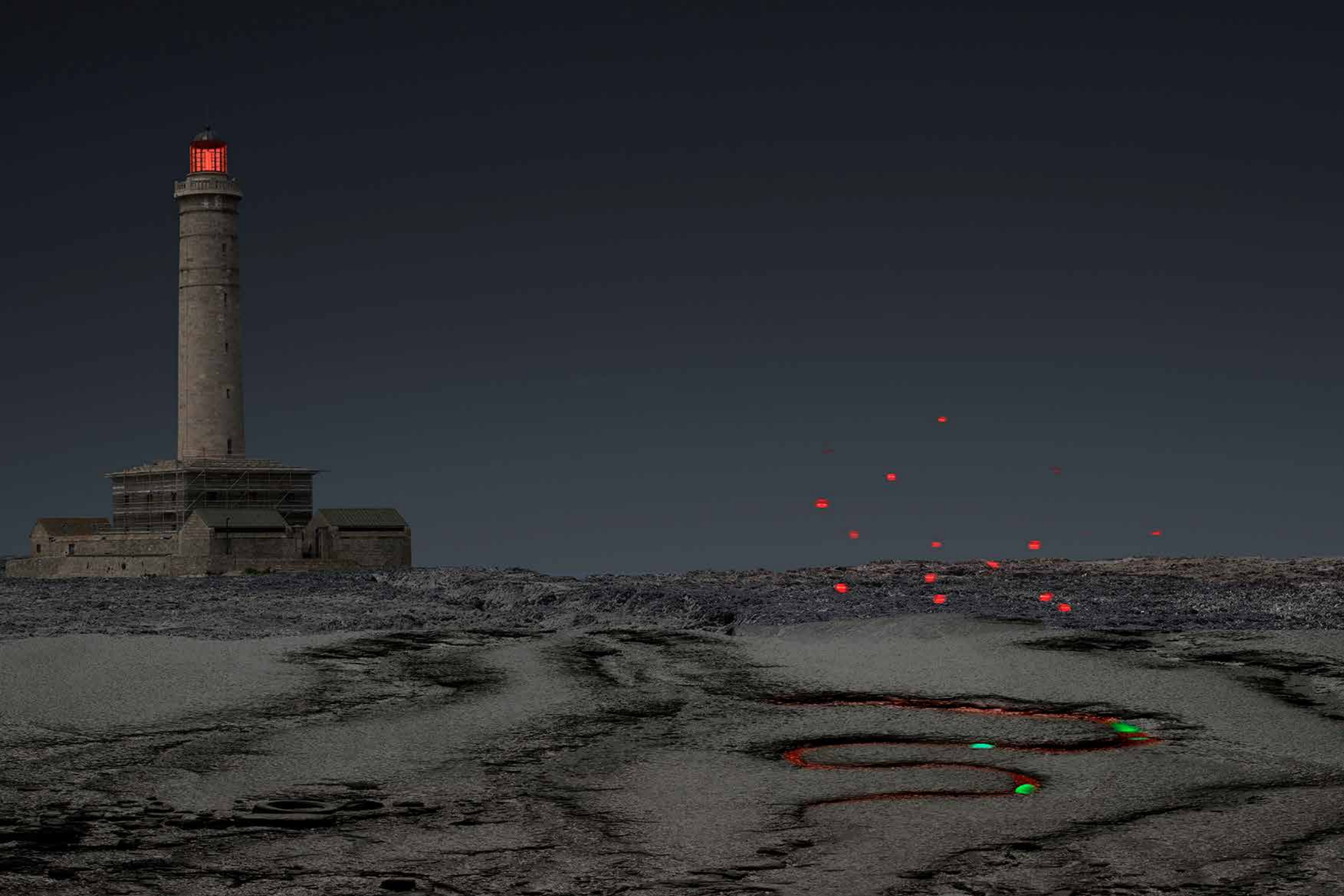
A ce point fantasmagique et générateur d'angoisse, le sujet stimule également notre imagination et nos capacités créatives de résistance et celles-là peuvent s'unir pour reprendre le contrôle. A condition de considérer l'intelligence artificielle comme une chance et de bannir le modèle d'une industrie au service de demi-dieux ordonnateurs d'une capitalisation extrême qui veut se substituer jusqu'aux états. Le futur vaut tellement mieux.













CAMERA OBSCURA

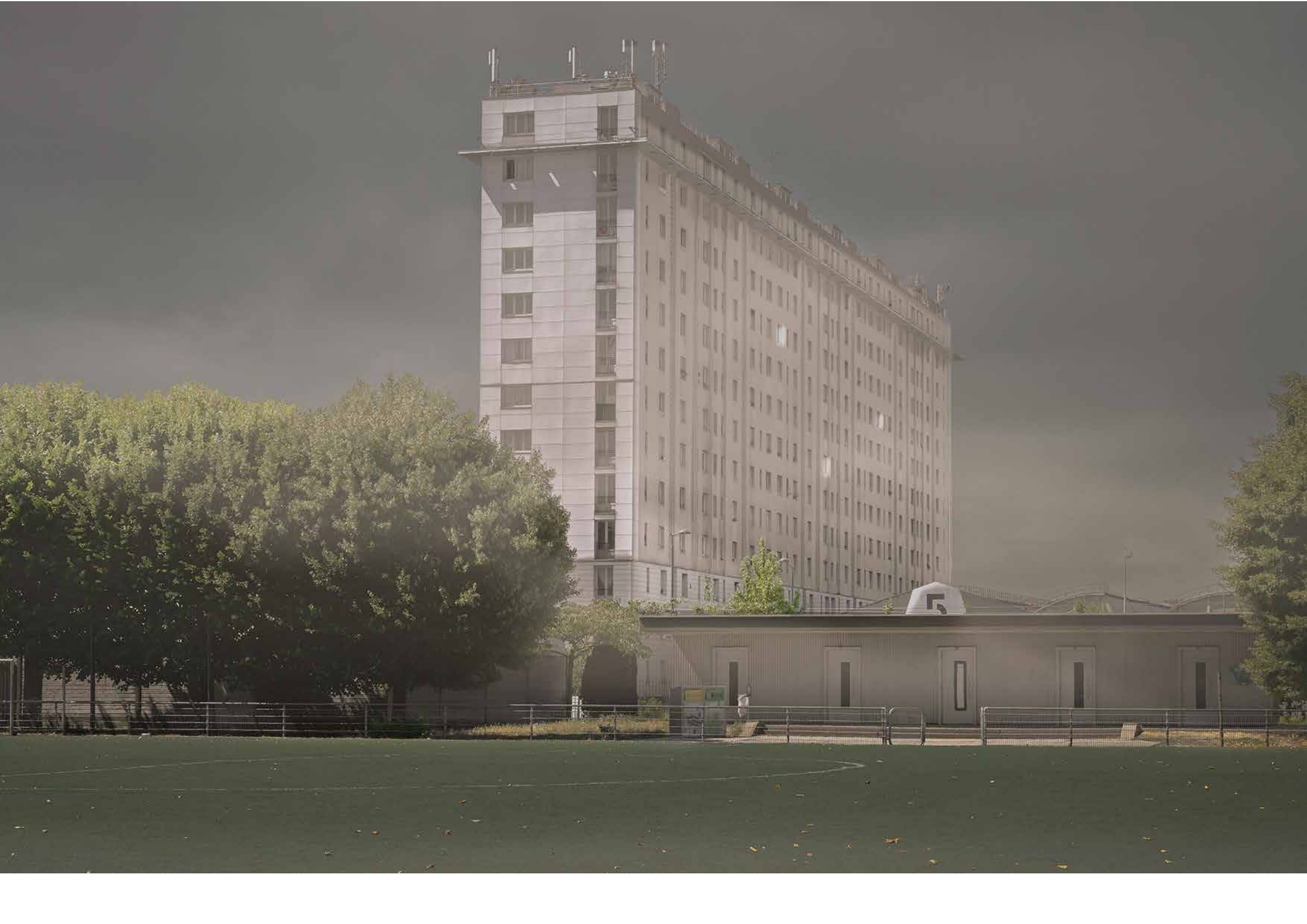
Un brouillard enveloppe la ville, certains disent bien au-delà...
Installés à la hâte quelques faisceaux trouent l'obscurité soudaine. Nul ne sait expliquer le phénomène, cependant émanait des discours qui l'ont précédé, une odeur nauséabonde et pestilentielle. On aurait dû se méfier...

Pourtant, bien organisée, rationnelle et performante, notre société a brutalement succombé à la tentation totalitaire. Laissant prospérer des solutions simplistes en réponse à des questions de plus en plus complexes, l'esprit commun s'est embrumé jusqu'à produire un gaz irrespirable. Maintenant les gens se terrent, n'osent plus sortir. Tout autour de la ville les caméras rapportent le désastre en cours. Personne ne comprend cette soudaineté mais tout le monde l'entend comme une punition. C'est l'heure des regrets pour notre naïveté et notre indifférence. On aurait dû se méfier...

Maintenant sans avenir, sans croissance et sans confort à défendre, seules restent des questions sans réponses. Le réveil est difficile car nous aimions croire aux certitudes.













POSTURES

Avec la fonctionnalité pour seule règle apparente, l'architecture industrielle réussit cependant à produire des ensembles esthétiquement cohérents. Mais les temps changent, notre sensibilité écologique nous éloigne de toute mansuétude vis à vis des activités polluantes. Comme si nous ne voulions plus les voir tout en sachant qu'elles nous sont encore bien nécessaires.

Il faudrait donc les camoufler, les invibiliser pour les rendre plus acceptables à nos yeux de citoyens urbains mais soucieux pour la planète. Pour y parvenir, le végétal pourrait encore bien s'imposer comme le premier matériau tant il progresse sur le marché de la respectabilité. A la fois comme source d'inspiration architecturale et décorative mais aussi comme matière première prête à l'emploi. De même que nous verdissons nos villes, nous pourrions désormais cacher nos industries comme sur ces images. Poursuivre ainsi le rêve d'un idéal paradisiaque où l'homme et la nature cohabiteraient enfin en harmonie.

Utopique à première vue, cette série photographique illustre surtout notre profonde hypocrisie. Devant les vrais problèmes écologiques que posent notre modèle productiviste, nous préférons toujours la posture et le politiquement correct. Comme si toutes nos actions superficielles n'étaient finalement que le cache sexe de nos renoncements climatiques. En nous contentant d'une cosmétique durable nous n'éviterons évidemment pas les désastres à venir.













SWEET HOME

A l'heure où des populations civiles sont obligées de fuir pour échapper aux dérèglements de la planète, d'autres plus privilégiées discourent sans relâche sur la menace migratoire. Même si nous comprenons l'enchaînement qui lie notre modèle de société à la destruction du monde, nous persistons à vouloir profiter seuls de biens que nous devons à notre naissance.

Et à les protéger pour ne pas avoir à les partager. Il convient donc de s'organiser pour éloigner l'étranger, cet ennemi naturel prêt à nous envahir, voire nous remplacer. Lui interdire tout sentiment d'appartenance à la nation, son passé, sa gloire, sa culture mais aussi ses ressources.

La photographie nous plonge ici dans un monde inquiet qui se barricade pour atteindre cet unique objectif. Une société sous influence qui s'emmure dans une attente morbide au prix d'avoir à renoncer à sa philosophie et à sa propre conception du bonheur. Une société rétrécie et polluée par l'individualisme, la consommation et l'obsession de la sécurité. Une société orpheline de ses propres Lumières qui en faisait pourtant sa fierté.

Ces images font suite à la série Welcome réalisée en 2015. Coïncidences visuelles troublantes avec le confinement que nous venons de vivre, elles préfigurent une société potentiellement victime d'un mal encore plus insidieux.













TERRA INCOGNITA

Il est des paysages qui n'en sont pas vraiment. Banals, anonymes et donc peu dignes d'être immortalisés. C'est pourtant cette qualité qu'a choisi l'Europe pour se représenter sur ses billets de banque. Pas de figures illustres, pas de monuments iconiques ou reconnaissables. En cherchant le consensus pour ne privilégier personne, la banque centrale réussit surtout à souligner l'absence d'identité européenne. Sans repères ni symboles ancrés dans la mémoire de ses citoyens, elle amplifie délibérément l'idée d'un continent théorique, véritable terra incognita pour ses habitants.

Restent quelques fragments de ponts, frontons ou vitraux dont on ne saura jamais rien. Ni l'origine, ni l'algorithme qui les a créés. Tels qu'ils sont imprimés sur papier fiduciaire, l'ensemble suggère des paysages sans âme, presque apatrides tant ils semblent détachés de toute appartenance au réel. Les photographies qui suivent reprennent la même idée, anonymat, neutralité, interchangeabilité. Des natures mortes sur le même fond que l'on pourrait recomposer à l'infini. Compositions historiques sans histoire ou géographiques sans géographie. Tout un univers de possibles sans autre finalité que de nous apprendre que nous sommes précisément nulle part.

Ou bien au contraire au cœur d'une métaphore qui voudrait que l'Europe nous échappe dès lors que notre curiosité de citoyen voudrait s'en approcher.













WELCOME

Les crises récentes au Moyen Orient ont décuplé les craintes d'invasion migratoire dans un contexte ambiant de terrorisme et de marasme économique. Elles ont surtout libéré le discours raciste, sécuritaire et liberticide, et propagé l'idée d'une identité nationale séculière et inamovible.

C'est donc une patrie en danger qu'il faut défendre en commençant par la fermeture des frontières non seulement physiques mais aussi culturelles et religieuses. Loin des idéaux de tolérance, d'accueil et d'universalisme, le discours de la République tend à se réduire à une potion amère avec la peur comme agrégat et le passé pour seul idéal.

Intitulée Welcome, cette série prend le parti d'illustrer la dérive actuelle de nos esprits. Nous y parcourrons des territoires sur-protégés et réservés aux seuls ayant-droits. Si défendus qu'ils en deviennent inhabitables et c'est là le paradoxe. Maisons murées, villages fortifiés, tranchées et autres murs, nous finirons par rejeter tout le monde avant que le monde nous rejette.













HOTSPOTS

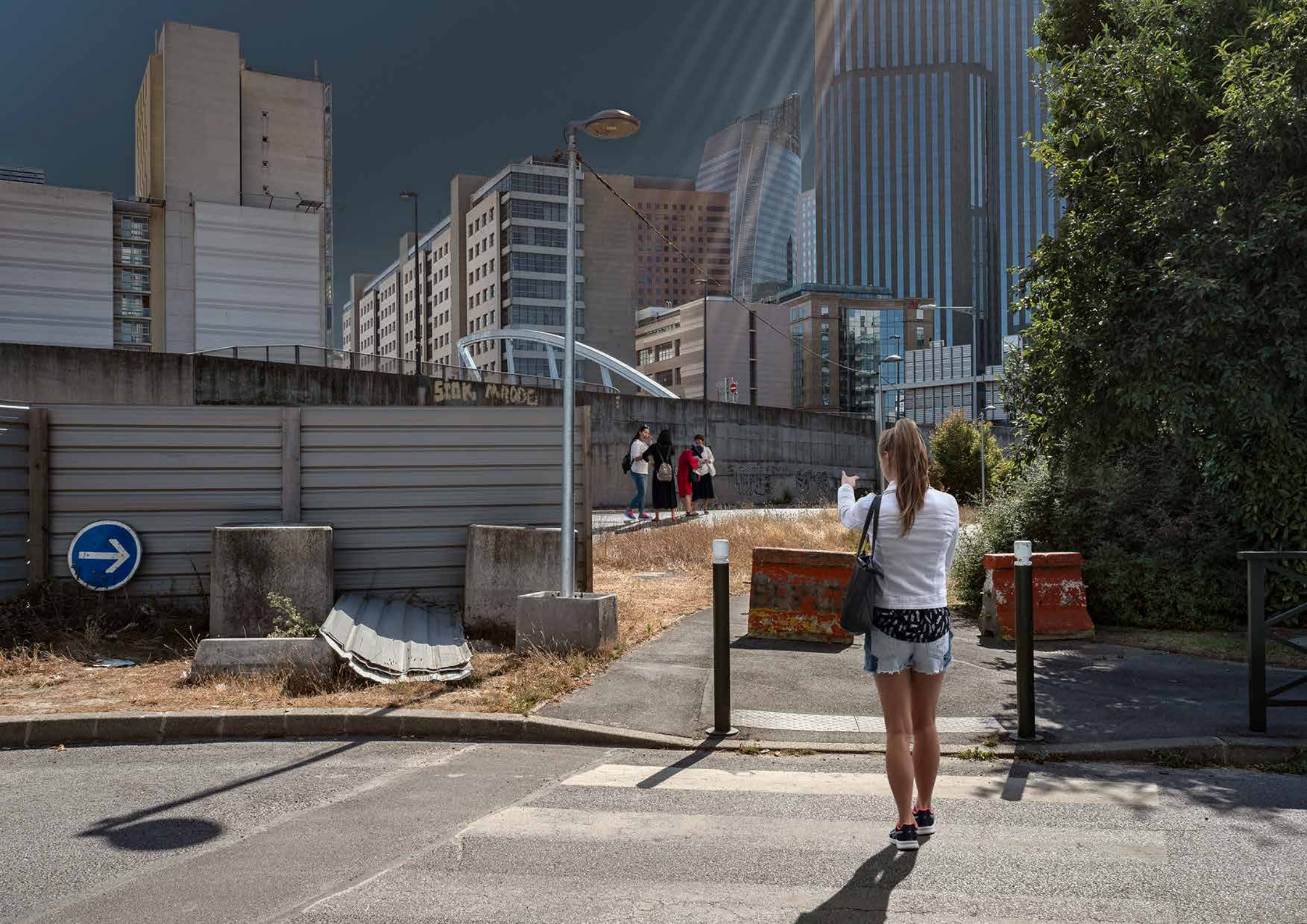
Il y a cinquante ans naissait le tourisme industriel. Avec lui disparaissait un peu l'idée de voyage au profit d'une consommation plus festive et immédiate. Disparaissait un peu aussi l'individu, le temps long et certains diront l'aventure, les rencontres et l'inattendu. Aujourd'hui tel un produit qu'on achète, le voyage est normé et répond aux exigences sans cesse renouvelées d'opérateurs soucieux d'enrichir l'expérience client.

A Paris, culture, shopping et gastronomie sont les incontournables mais certains se lassent un peu de ces passages obligés. On les appelle les touristes individuels. Ceux là, soient qu'ils connaissent déjà ou qu'ils fassent preuve de témérité, se risquent à fréquenter d'autres quartiers. Dans cette série d'images, nous les voyons dans des banlieues qu'on leur décrit parfois comme des « no go zones ». Sur la foi d'un guide confidentiel ou d'un simple conseil d'amis, les voici à la découverte de paysages urbains non balisés, d'architectures non officielles. A la recherche d'un frisson peut être ou d'un trophée qu'ils montreront fièrement à leur retour.

Ils n'auront donc pas pris les chemins conçus pour eux et visiblement ne s'en plaindront pas. Tout juste seront ils surpris de se retrouver quand même si nombreux et de croiser d'autres touristes avec le même air un peu perdu qu'au Louvre ou à Versailles.











ENJOY & THE CITY

Comme d'autres capitales au passé prestigieux, Paris semble figé dans son développement et son architecture. La muséification est en route et le typique préservé. Surtout que rien ne bouge..., si ce n'est aménager aires de loisirs et espaces verts à l'attention de privilégiés et de touristes aux poches pleines.

Non qu'il faille s'opposer à la sauvegarde du patrimoine ou au progrès environnemental mais que dire d'une ville qui se vide pour n'être plus qu'un écrin attractif ? Que dire d'une obsession pour le passé et les loisirs, faut-il y voir justement la seule plan crédible pour séduire les bourgeois-bohèmes, les étrangers et remplir les caisses ?

Si rien ne bouge, les architectes continueront à ne rien construire d'ambitieux ni de moderne. Ce que d'autres villes comme Londres ont pu faire, nous ne le verrons jamais, Beaubourg aura été l'ultime réalisation d'envergure au centre de la ville. Paris continuera à décliner sur sa pente douce. Et les banlieues de plus en plus lointaines ne cesseront de gonfler pour accueillir les moins aisés.

Empruntant à l'imagerie publicitaire des promoteurs immobiliers, ces photos imaginaires témoignent du conservatisme et du manque d'audace d'élites nostalgiques tournées vers le passé et leur bien-être. Elles nous interrogent également sur nos propres blocages et réticences à imaginer la ville de demain.













GAMES CODE

Le propre du jeu a toujours été de donner l'illusion du choix et de la puissance sur le cours des choses. Sur ce principe et dans le contexte technologique actuel, l'illusion virtuelle apparaît aujourd'hui comme le chemin le plus évident pour échapper au monde ordinaire et à ses frustrations quotidiennes.

Les plus grandes compagnies ont vite compris l'intérêt qu'elles pouvaient retirer de cette aspiration universelle. En proposant à la vente des univers où le client est un héros ou un aventurier aux multiples péripéties, elles ne font évidemment pas que s'enrichir, elles s'emparent de l'imaginaire individuel. Le canalisent, le dirigent comme si il y avait un danger caché à ce que les individus pensent, imaginent ou s'amusent tout simplement par eux mêmes.

C'est donc tout bénéfice pour le système. Outre le profit, si la compétition apparaît comme un jeu, elle rend d'autant plus acceptable sa transposition dans un monde réel et social. Un monde où le score et les trophées de pacotille finiront par décider du destin de chacun.

Dans ces images, les joueurs sont représentés à l'intérieur des scènes qu'ils sont censés vivre via leurs écrans. Ce dispositif dit assez bien la confusion des esprits mais aussi l'extrême solitude d'individus en proie à des hallucinations. Comme une drogue en effet, ces jeux se révèlent addictifs au point parfois d'une peur irraisonnée du monde réel, premier pas d'un retrait social radical et définitif.

Ainsi loin d'échapper aux contingences du quotidien, le « gamer » peut donc entamer une descente aux enfers. Pendant qu'il est occupé par un monde de chimères, d'autres organisent la société comme ils l'entendent. La solution raisonnable serait de jouer avec modération comme c'est d'ailleurs préconisé par les fabricants. Mais le mieux serait encore de se regrouper et d'inventer d'autres mondes justement...











IN MEMORIAM

Perdus dans d'immenses friches industrielles ou agricoles, des visiteurs étrangement arrêtés semblent dans la contemplation d'un autre temps. Celui d'un monde plus rassurant où le travail était dur mais au moins ne manquait pas.

Vestige d'une époque révolue, ce paysage construit de la main de l'homme mute rapidement et finira par disparaître. S'il dessine encore la périphérie de nos villes, nous ne savons pas encore ce que créeront vraiment les nouvelles technologies en terme d'environnement. En changeant de nature, le travail change d'espace. Plus dispersé, plus caché, en devenant virtuel, son territoire n'est plus clairement identifiable. Moins rassurant, moins physique il ajoute à la complexité du monde et à l'angoisse de la survie.

Il y aurait donc urgence à parcourir ces terres promises à disparition. Avec ironie In Memoriam se projette dans un futur proche où des visites y seront même organisées. Comme pressés par le temps nos visiteurs auront conscience de regarder les derniers instants d'un cycle qui s'achève. Nostalgie ou peur de l'avenir, ils devront quand même payer pour se poser la question.













COÏNCIDENCES

Des nombreuses facettes du monde, nous regardons souvent celle qui nous est suggérée en premier.

Ici, par de multiples dispositifs d'images dans l'image, la réalité tend à devenir une apparence. Elle coïncide avec ce que nous devons voir, pourtant elle nous plonge dans une troublante incrédulité. Comme si tout était spectacle, jeu ou questionnement, notre rapport au monde semble le fruit d'une manipulation bien orchestrée. Avec sa puissance de feu médiatique, notre société nous conduit à un aveuglement progressif et nous rend perméables aux illusions d'optique et donc à toutes les propagandes.

Réalisées à Sète avec le soutien de la galerie Dock Sud, elles sont autant d'occasions de parcourir la ville que de pénétrer dans l'étrange.













IMAGES DE MARQUE

Avec ses dieux, ses fidèles et ses rites, le shopping s'apparente à une religion de la matérialité. Dans cette nouvelle mythologie, les marques s'affrontent à coups d'images et de logos ne laissant au public que l'illusion de désigner les vainqueurs.

En écho à ce déferlement de moyens, cette série nous projette dans un monde encore plus organisé pour orienter nos désirs. Une invasion marchande et publicitaire que rien ne semble arrêter, pas même à la porte des églises. Dans un enchaînement de projets encore imaginaires, se profile une fable inquiétante sur le consumérisme et la sur-information.

En s'aventurant ici sur le terrain de la fiction, la photographie se veut prospective, elle quitte le temps présent pour regarder vers le futur.











PAYSAGES INTERIEURS

Parce que nous sommes des êtres multiples, complexes et inconstants, notre perception de la réalité évolue suivant l'heure, l'endroit ou simplement notre humeur. Ainsi de nos pensées qui débordent parfois, envahissent le champ visuel et viennent le perturber jusqu'à produire comme des images mentales ou virtuelles dont nous sommes les uniques spectateurs.

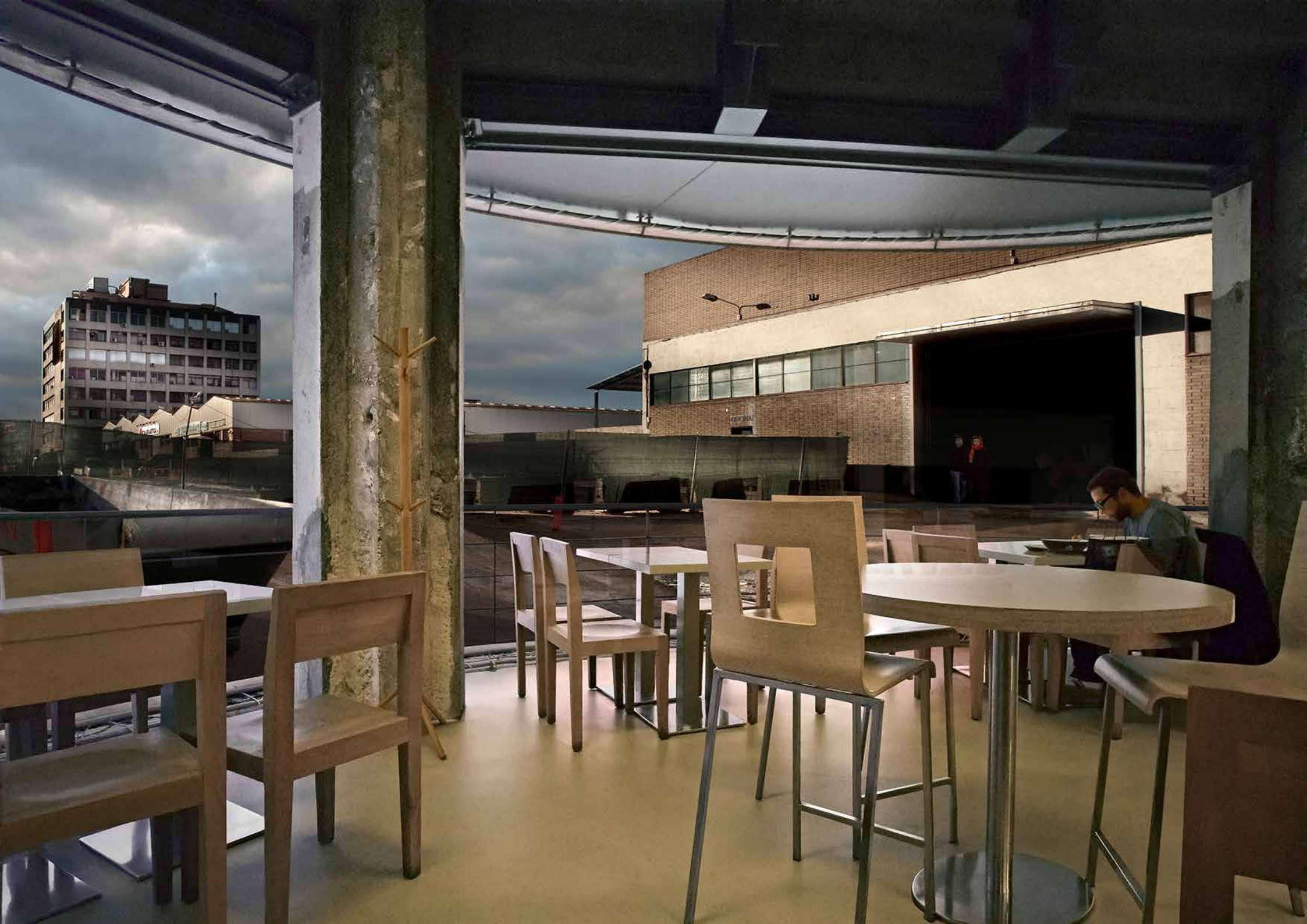
C'est de ces collisions dont il est question ici et c'est pourquoi nous parlons de paysages intérieurs. Parler de paysage d'ailleurs, c'est souvent évoquer une beauté perdue, celle des vallées verdoyantes de notre enfance, des bords de mer et des couchers de soleil. Rien de tel dans les images, plutôt des industries, des ports, des banlieues comme pour nous rappeler à notre vécu quotidien. Un environnement industriel et urbain longtemps à l'ombre de l'idéal esthétique mais qui s'impose aujourd'hui dans nos imaginaires à mesure que nous y vivons.

Est ce à dire que nos pensées, nos rêves sont en partie le produit de notre environnement ? Les images disent bien autre chose. Ce n'est pas la beauté qui crée un paysage mais simplement sa contemplation.













Creuser les paradoxes

L'expression semble à première vue antinomique : dans l'histoire de la photographie, l'association de deux termes tels que « Sociales Fictions », qui rassemble ici dix séries d'images réalisées par Dominique Clerc depuis 2009*, porte en soi une ambiguïté dont on s'empressera de saisir la portée... et la fécondité ! D'une part, ces photos comportent une indéniable signification « sociale », bien que leur composition ne cadre guère avec les préceptes de la tradition documentaire et du photoreportage « humaniste » qui se définissent comme le miroir d'une époque, le témoignage d'un moment, ou l'état des lieux d'un monde dont l'appareil récolte savamment les marqueurs et les indices pour en révéler le sens profond. Comme si chaque cliché devenait l'occasion de découvrir les conditions d'existence, les mœurs ou l'environnement dans lesquels évolue une société . Soit tout un champ d'informations d'ordre culturel, politique ou contextuel que Roland Barthes désigne sous le concept de « studium » dans son célèbre ouvrage *La chambre claire*.

Une mise en forme de la réalité

D'autre part, les images composées par Dominique Clerc ne s'arrêtent pas là. Quoiqu'elles disent indéniablement quelque chose de notre temps, elles ne sauraient constituer le simple reflet des villes consuméristes, numérisées et sécuritaires que nous connaissons en ce début de XXI siècle... En ce sens, elles relèvent davantage de la « fiction » que du régime de la « photo-vérité », et jouent sur un tout autre registre formel que les vues documentaires dont nous abreuvons médias et reporters. On se rappelle alors, qu'au-delà de sa valeur sociale, la photographie peut aussi se considérer comme un art à part entière ou une fiction recourant à des « retouches » et des « trucages », comme le suggère le sociologue allemand Siegfried Kracauer.

Soit un ensemble d'« artifices » qui, chez Dominique Clerc, vont du photomontage à la mise en scène effectués en post-production. Dès lors, la photo ne se définit plus comme l'enregistrement objectif de ce qui se joue spontanément devant l'œil de la caméra – à l'instar d'Henri Cartier-Bresson qui nous encourageait à « capter » les événements « sur le vif » pour en retranscrire la pleine « vérité » . La photographie répond désormais à la libre imagination de l'artiste qui élabore des images au gré de ses goûts et de sa sensibilité. Elle se dote d'un pouvoir créatif capable de transformer le réel, dont elle façonne les éléments comme une matière première, bien loin d'en n'être que le simple calque ou la fidèle trace.

« L'art ne s'épuise pas dans la reproduction peinte ou photographique de la réalité ; il exige bien plus, il implique, pour mettre en forme le matériau brut, la créativité de l'artiste », souligne Kracauer . Comment ? En superposant et conjuguant différentes prises de vue dont l'association recomposera une nouvelle réalité : la photographie produit un monde au lieu de seulement le restituer.

La photographie comme expérience de pensée

Dès lors, la photographie s'en remet aux ressources de l'intuition, de l'imaginaire, et à leurs capacités projectives. L'enjeu ? Etablir des fables vraisemblables, à travers des tableaux « anticipatoires », qui révéleront d'autant mieux, sous leur caractère fictif, les tendances qui traversent notre époque.

Comme si la fiction, et la projection dans un futur proche, devenaient le meilleur biais via lequel observer notre société, comprendre notre temps, et mettre à jour les valeurs qui nous structurent – et qui nous structureront certainement encore à l'avenir. Elle apparaît ainsi comme

ce que les scientifiques et les philosophes appellent une hypothèse ou une « expérience de pensée ». En basculant du côté de l'imaginaire, la photo change le point de vue que l'on pose ordinairement sur le cours des choses : notre perception se rend plus distante, et acérée, pour déceler ce qui s'y joue.

Une fiction vraisemblable sur l'air du temps

Mais que peut nous dire une fiction vraisemblable sur la réalité de notre temps ? En quoi la fiction, loin d'être une simple divagation de l'imagination, nous permet-elle d'ajuster notre point de vue (telle une focale) sur l'état du monde – soit de trouver une juste distance par rapport aux choses ? En quoi le décalage, même infime, qu'elle propose sur le présent, nous offre-t-il l'occasion de mieux apprécier notre condition ? Comme si l'opportunité de scruter notre société avec un tant soit peu de recul, de liberté et de créativité, nous amenait à percevoir lucidement les préjugés, les habitudes et les vogues qui définissent « l'air du temps » et nous entraînent aveuglément dans son sillage.

Repenser les enjeux de la polis

« Sociales fictions » nous engage ainsi à penser ensemble deux courants antithétiques qui tiraillent l'histoire de la photographie : une image « réaliste » indexée au réel, dotée d'une force « constative » sur « ce qui est », et une image artistique traduisant ses capacités « formatrices » à travers le regard particulier d'un artiste dont les goûts, la sensibilité, l'imagination et les artifices figurent une certaine vision du monde. Les séries réalisées par Dominique Clerc s'enracinent en effet dans des enjeux politiques actuels, dont elles soulignent (parfois ironiquement, nous semble-t-il !) les limites. On y observe le devenir de villes en proie au consumérisme et au tourisme de masse : des temples recouverts de marques et des monuments colonisés de cohortes de curieux dénotent le matérialisme triomphant et le désenchantement spirituel qui l'accompagne.

La question des usages du numérique et de l'impact des nouvelles technologies sur notre perception du monde se retrouve également dans une certaine « gamification » de notre rapport aux choses, fondée sur la simulation et le divertissement. L'articulation entre le « domaine public » et la sphère privée, où l'intime tombe désormais dans l'espace commun, notamment via la publication de nos données sur les réseaux sociaux, interroge l'autonomie qu'il reste aux individus dans une société du spectacle permanent, de la transparence et de la vidéosurveillance. Les replis nationalistes et la xénophobie face aux mouvements migratoires trouvent enfin leur traduction symbolique dans de glaciales barrières de béton enserrant les habitats, les villages et les monuments, à l'instar des propriétés ultrasécurisées des quartiers VIP de Beverly Hills ou de Rio de Janeiro, et des murs de Trump ou de Belfast édifiant ce que le philosophe Henri Bergson dénommait dès le début du XX^e siècle des « sociétés closes ». Soit un monde rigide, rationaliste et frileux qui croit édifier des remparts efficaces contre les flux incessants du néolibéralisme, de l'Internet et des migrations mondiales.

Le pouvoir de révélation de la photographie

Pourtant, ces enjeux sociétaux ne se contentent pas de rencontrer leur simple illustration photographique, comme dans un reportage « classique ». Car si Dominique Clerc arpente bien l'espace public et les villes occidentales, accumulant les clichés pour nourrir ses banques d'images dans lesquelles il trouvera matière à arranger ses compositions, les problématiques qui en découlent se trouvent mises en lumière et exacerbées à travers des situations que l'artiste crée de toutes pièces. Le photographe assemble ainsi divers fragments visuels pour produire, à coups de filtres, de collages et de retouches, une nouvelle image – une nouvelle réalité, même, disions-nous. Une image prospective, hyperbolique et décalée qui agit comme une loupe grossissante sur les glissements et autres travers que connaissent nos sociétés, et renoue avec la fonction « révélatrice » de la photographie : mettre en lumière l'aliénation des rapports sociaux et le fétichisme de

la marchandise , la muséification des capitales, le contrôle des datas personnelles, la perte du sens de la réalité, les crispations identitaires et la paranoïa ambiante qui ébranlent notre époque...

Un tableau des possibles

La photographie, comprise comme une image fixe, offre ainsi un condensé des courants idéologiques et des vogues qui traversent l'air du temps. Habituellement arrimée au passé comme une preuve de ce qui a été , elle se tourne dorénavant vers un futur proche et brosse un tableau des possibles – qui ne saurait toutefois se confondre avec une prétention à la préscience.

De format horizontal, les tableaux de Dominique Clerc suivent en effet une ligne d'horizon qui stabilise les multiples éléments et protagonistes qui les animent, entachés des tons saturés de la sacrosainte publicité et du tourisme de masse. D'autres fois, ils cèdent la place à l'épure et à des couleurs plus froides : celles du bitume, des bâtiments de verre des CBD, des costards impeccables et des murs gris de béton. On remarque alors qu'ils s'appuient sur les mêmes codes visuels que le cinéma ou les récits d'anticipation, comme s'ils s'ajustaient et se composaient sur un « fond vert » d'effets spéciaux. Les images lisses qui en résultent, aussi nettes et tranchantes que les canons de la HD sur nos écrans digitaux, vont de pair avec ce que l'artiste et théoricien Edmond Couchot appelle le « remords » du peintre. Soit la possibilité de « retoucher » ad libitum le tableau, en effaçant, rajoutant, et peaufinant la matière, à l'instar du photographe numérique qui se trouve enfin détaché de l'instantanéité du « clic » de l'obturateur, et soigne autant qu'il le souhaite la mise en scène de chaque élément sur son logiciel. A croire que désormais, les photographes sont devenus des peintres comme les autres...